

« 1945. Je ne peux pas penser sans penser à tous ceux



© DR

Marie-Claude Vaillant-Couturier, Résistante, déportée, a été la première secrétaire générale de la Fédération démocratique internationale des femmes (FDIF) en 1945. En juin 1995, elle donnait sa dernière interview à *Clara-magazine* avant de disparaître le 11 décembre de l'année suivante.

À l'occasion du 65^e anniversaire de la libération des camps de la mort et de la reddition de l'Allemagne nazie, nous rééditons ce témoignage encore si vivant de celle dont la voix claire et déterminée a porté jusqu'au procès de Nuremberg.

elles ont la préoccupation de l'avenir de leurs enfants et le souhait de vivre dans un monde en paix. (...) Les luttes des unes encouragent les luttes des autres.

Mourir pour une noble cause

1945. Je ne peux pas penser à la libération sans penser à tous ceux que j'ai laissés en chemin. La libération des camps est liée à la victoire sur le nazisme, c'est la fin d'un cauchemar. On a pu voir des films, lire des livres, mais il y a des choses qui restent incommunicables.

A Auschwitz, avec une amie tchèque, je me disais « *si quelqu'un sort vivant d'ici et raconte ce que nous sommes en train de vivre personne ne le croira. La fumée blanche qui sort du crématoire, je sais que ce sont des femmes et des enfants, des vieillards que nous avons vus encore vivants il y a une heure* ». C'était le gazage des juifs hongrois, et cela durait pendant des semaines, Auschwitz n'est comparable à rien. Hitler et les nazis avaient au départ une doctrine monstrueuse, le racisme qui a été appliquée méthodiquement par l'extermination dans la chambre à gaz des juifs et des tziganes, pour laquelle il a fallu trouver un nom : le génocide.

En ce qui concerne les Résistants nous étions des adultes qui avaient fait un

choix. Nous étions des ennemis. Nous savions que nous risquions notre vie. Beaucoup ont été fusillés. Ils sont morts avec le sentiment de mourir pour leur patrie. Mais les conditions avilissantes faites aux déportés étaient monstrueuses. Dans notre camp d'Auschwitz, il y avait plusieurs veuves. Toutes disaient parlant de leurs maris : « *Heureusement qu'ils ont été fusillés en France au lieu de venir crever ici* ».

Quand on est couchés à plusieurs dans un lit, qu'on est dans la pourriture, le sang, il est difficile de penser que l'on meurt pour une noble cause.

En novembre 1944, j'ai été transférée à Ravensbrück avec 25 survivantes sur les 230 au départ de France¹. En 1945, avant la Libération, à la fin de Ravensbrück, les Allemands se sont mis à supprimer les bouches inutiles. Ils tuaient en mettant les déportés dans des conditions d'impossible survie, leur enlevant leurs manteaux, ne les nourrissant plus. Mais ils exterminaient aussi par piqûres ou par la chambre à gaz.

J'ai souvent réfléchi à la question de savoir comment avec des hommes et des femmes ordinaires, on pouvait faire des monstres. J'étais étudiante en Allemagne avant la prise de pouvoir par Hitler. Le

Le 25 juin 1945, je suis revenue des camps. J'avais participé à Auschwitz et à Ravensbrück aux organisations de Résistance. La FDIF est née de l'aspiration extraordinaire à se retrouver pour des femmes dont une grande partie avait lutté dans la Résistance. Nous avions en même temps conscience de la force que donnent les contacts des unes avec les autres. Au premier congrès, en décembre 1945, 40 pays étaient représentés. Je garde le souvenir d'un grand tohu-bohu. La traduction simultanée n'existait pas, alors on entendait les traductrices. (...) L'existence de la FDIF nous a appris que ce qui unit les femmes est plus important que leurs différences de couleurs de peau, de civilisation, de langue. L'échange d'expériences est fructueux pour tout le monde. Dans une période où on assiste au développement de la xénophobie, de l'exclusion, il est important de permettre aux femmes de se rendre compte de ce qui leur est commun.

Dans la plupart des pays, les femmes ont le désir de développer leur personnalité,

ser à la Libération que j'ai laissés en chemin »

Marie-Claude Vaillant-Couturier

chômage était très important. Je voyais comment peu à peu la propagande d'Hitler prenait même parmi les étudiants quand ils disaient : « *S'il y a du chômage, si vous n'avez pas d'avenir, c'est de la faute des juifs* ». Je me suis demandé si ces jeunes que j'avais connus étaient devenus des bourreaux ou étaient morts dans les neiges des hivers soviétiques. Je pense que l'une des causes qui fait des monstres, c'est la lâcheté. On n'ose pas résister, on est entraîné. C'est désagréable à ses propres yeux, alors on a tendance à justifier l'injustifiable. Je pense aussi qu'il y a des personnes sadiques, qui ont plaisir à martyriser d'autres personnes d'une manière ignoble. S'ils n'ont pas l'occasion de le manifester, ils ne le savent pas eux-mêmes.

J'ai connu deux médecins SS qui au départ devaient être de braves gens. L'un à Auschwitz essayait de soigner les malades. Quand des juives accouchaient au camp, on ne tuait plus les bébés. Un jour, l'ordre est venu de Berlin d'envoyer les mères et les bébés à la chambre à gaz. Ce n'était pas un salaud, mais pas un héros non plus, il a laissé faire. A compter de ce jour-là, il a été saoul du matin au soir, il ne se supportait plus. L'autre, à Ravensbrück, soignait les malades du bloc des tuberculeuses. L'ordre est venu de supprimer les malades les plus gravement atteints. Il a refusé. C'est une infirmière qui a donné la poudre blanche pour les tuer. A lui, il n'est rien arrivé d'autre que d'être muté ailleurs.

l'importance du refus

Dans les camps, j'ai rencontré aussi des êtres humains dans le sens le plus noble, des êtres solidaires. J'y ai rencontré le

meilleur de l'humanité. Je pense à une femme médecin, Adélaïde Hautval qui était avec nous à Romainville. C'était une femme issue d'une famille protestante alsacienne. Elle a vu des militaires allemands maltraiter des gens. Elle a protesté. Les militaires ont répliqué : « vous voyez bien que ce sont des juifs ». Et elle de répondre : « Les juifs sont des gens comme les autres ». Ils l'ont emmenée pour ça et mise en prison. Quelques jours après, ils lui ont dit « vous êtes libre, si vous retirez ce que vous avez dit ». Elle a refusé. Alors la sentence a été : « dans ce cas, vous allez suivre leur sort ». Ils l'ont emmenée au camp de Beaune La Rolande. Là-bas, on a séparé les mères et enfants jusqu'à seize ans. Beaucoup mouraient, c'était horrible. Puis l'ordre est venu d'envoyer à Drancy ceux qui restaient. Comme elle n'était pas juive, elle a été transférée au camp de

“ Quand on a une idée qui nous paraît juste, il faut la défendre, même si l'on est minoritaire ”

Romainville. Elle a été déportée avec nous à Auschwitz. A l'arrivée, les SS ont demandé qui était médecin ou dentiste. Danielle Casanova et elle se sont désignées. Elles ont été tatouées comme nous mais on ne leur a pas coupé les cheveux. Danielle en apportant son aide aux camarades de notre convoi a attrapé le typhus, et son cœur a lâché, elle est morte deux mois après notre arrivée. Adélaïde a été envoyée au bloc 10, celui des expériences de stérilisation des femmes. La stérilisation se faisait par piqûres, par rayons ou opération. Adélaïde avait pour tâche de soigner les femmes opérées. Ce qu'elle faisait au mieux. Mais quand le chirurgien a voulu qu'elle lui serve d'assistante à la salle d'opération, elle a refusé et a été renvoyée dans le camp, mais pas comme médecin. Elle a pu être camou-

flée par une communiste allemande qui dirigeait l'hôpital. Je crois que l'histoire de cette femme montre l'importance du refus.

Nous organisons la solidarité. Elle n'a jamais pu toucher tout le monde. La Résistance se faisait par contacts personnels, par petits groupes. Elle permettait d'entretenir le moral, d'aider matériellement avec du pain, de la soupe, des cachets d'aspirine, de tenter de sauver des vies humaines quand on en avait la possibilité.

Pour rien au monde, je ne voudrais revivre tout cela, mais je n'ai pas envie d'une autre vie, même avec la déportation. Quand on en est ressorti, on a croisé le meilleur et le pire, et il y a des enseignements à en tirer. Je pense qu'en mettant les gens dans des conditions dignes, on a plus de chance qu'ils soient de meilleure qualité. Ma devise est celle de Guillaume d'Orange « *Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer* ». Quand on a une idée qui nous paraît juste, il faut la défendre, même si l'on est minoritaire, et c'était le cas au début de la Résistance. Il n'y a jamais de droits et de libertés acquis une fois pour toutes. Dès qu'on cesse d'être vigilantes sur les droits et les libertés, il y a tendance au recul.

Propos recueillis par **Ernestine Ronai** et **Sylvie Jan**
Clara-magazine n° 34, juin 1995

1. Le 24 janvier 1943, elle fait partie d'un convoi de femmes Résistantes, communistes et gaullistes, dit convoi des 31 000 en référence à leur matricule à l'intérieur du camp. C'est en entonnant la Marseillaise qu'elles franchissent les portes de Auschwitz-Birkenau. Transférées en août 1944 à Ravensbrück, pour celles qui ont survécu aux 18 mois passés à Auschwitz-Birkenau, seules 70 d'entre elles rentreront en France en 1945. Marie-Claude Vaillant-Couturier sera la dernière à quitter le camp, souhaitant rester auprès des malades.